

INSECTES PERSPICACES DANS UNE PARODIE DES DÉBATS SCOLASTIQUES

Rafael Alemany Ferrer

RESUME

Dans la *Disputa de l'ase* (1418), le franciscain converti à l'islam Anselme Turmeda (Majorque, ca. 1352-Tunis, ca. 1424/32) soulève un débat sur la supériorité des hommes sur les animaux. Ce débat oppose le frère Anselme lui-même, sage et instruit, et un âne décrépiti. Bien qu'il ait lieu essentiellement entre ces deux personnages, il se produit à un moment une exception: sept insectes méprisables (une mouche, un moustique, une punaise, un pou, une puce, un morpion et «le ver des dents mâchelières») prennent part au débat avec des arguments confortant ceux avancés par l'âne et réfutant ceux de son opposant. Ces personnages secondaires n'apparaissent pas dans l'apologue arabe dont s'inspire l'auteur. Ils représentent un élément original au service, très probablement, de la parodie d'une pratique dialectique propre à la scolastique: les *disputationes generales*, dans lesquelles un *respondens* se soumettait aux objections de plusieurs *opponentes*.

En 1418, le franciscain majorquin converti à l'islam, Anselme Turmeda (Majorque, ca. 1352-Tunis, ca. 1424/32),¹ écrit en prose catalane, à Tunis, son ouvrage le plus emblématique: la *Disputa de l'ase*.² Il s'agit d'un débat sur la supériorité de l'homme

¹ Pour la biographie de Turmeda, outre les données pas toujours fiables fournies par lui-même dans le récit biographique qu'il insère dans son unique ouvrage en arabe, la *Tuhfa* – M. de Epalza, *La Tuhfa, autobiografía y polémica islámica contra el cristianismo de Abdallah al-Taryuman (fray Anselmo Turmeda)* (Roma: Accademia Nazionale dei Lincei, 1971; reimpr. *Fray Anselmo Turmeda [Abdallah al-Taryuman] y su polémica islamo-cristiana. Edición, traducción y estudio de la 'Tuhfa'* (Madrid: Hiperión, 1994); A. Turmeda, *Autobiografía i atac als partidaris de la Creu*, trad. catalane M. de Epalza y I. Riera (Barcelona: Curial, 1978) –, voir: J. Miret i Sans, 'Vida de fray Anselmo Turmeda', *Revista Hispanica* 24 (1911), pp. 261-296; J. M. Pou y Martí, 'Sobre fray Anselmo Turmeda', *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona* 7 (1913-1914), pp. 465-472; J. M. Pou y Martí, *Visionarios, beguinos y fraticelos catalanes (siglos XIII-XIV)* (Vic: Editorial Seráfica 1939; réimpr. Alicante: Instituto de Cultura Juan Gil-Albert, 1996); A. Calvet, *Fray Anselmo Turmeda, heterodoxo español* (Barcelona: Estudio, 1914); M. de Riquer, *Història de la literatura catalana*, II (Barcelona: Ariel, 1964), pp. 265-308; M. de Epalza, 'Nuevas aportaciones a la biografía de fray Anselmo Turmeda', *Analecra Sacra Tarraconensis* 38 (1965), pp. 87-158; M. de Epalza, *Anselm Turmeda* (Palma de Mallorca: Ajuntament, 1983). Grâce à tous ces travaux, nous savons que l'auteur est né au sein d'une famille aisée, dans l'île de Majorque, où il fit ses études et devint prêtre franciscain. Il aurait ensuite vécu en Catalogne et à Bologne. Mais, à trente-cinq ans, il partit finalement s'installer à Tunis, où il se convertit à l'islam. Il s'y maria et eut un enfant. Il travailla comme fonctionnaire des douanes et parvint à occuper une position sociale et économique distinguée. Il demeura à Tunis jusqu'à sa mort, et ce, malgré les demandes réitérées des hautes sphères de la couronne d'Aragon et de la chrétienté de retourner vers sa terre d'origine sans avoir à craindre de représailles.

² Nous avons connaissance d'une édition catalane publiée à Barcelone en 1509, dont on ne conserve aucun exemplaire, probablement à cause de son inclusion dans la liste des ouvrages interdits de Madrid depuis 1583. Nous avons également connaissance, bien qu'il n'y ait aucun témoignage écrit, d'une traduction castillane antérieure à 1583. L'ouvrage a été préservé uniquement dans une version française (Lyon, 1544) publiée par R. Foulché-Delbosc – '*Disputation de l'Asne contre Frère Anselm*', *Revue Hispanica* 24 (1911), pp. 358-479 – et, ultérieurement, par A. Llinarès – A. Turmeda, *Dispute de l'âne* (Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1984). Il existe par ailleurs trois autres anciennes éditions françaises (Lyon, s. d. [XVI^e s.]; Lyon, 1548; Paris 1606) et une édition allemande réalisée à partir de la version française (Mümpelgardt, 1606). Pour sa part, Lluís Destany [=Lluís Faraudo de Saint Germain] fit

sur les animaux, qui se tient entre le docte frère Anselme et l'apparemment vil Ase Ronyós de la Cua Tallada, représentant tous deux l'*alter ego* de l'auteur. Alors qu'un groupe d'animaux est réuni afin d'élire un nouveau roi pour succéder au roi défunt, ceux-ci détectent la présence de frère Anselme, devenu personnage de son propre ouvrage. Grâce aux informations fournies par un lapin, le nouveau roi parvient à l'identifier comme une personne connue, pédante et vaniteuse, qui se vante de son érudition et qui, en outre, ose prétendre que les hommes ont plus de dignité que les animaux. Le roi enjoint à frère Anselme de maintenir une confrontation dialectique avec un représentant du monde animal, l'âne en question, chargé de réfuter dialectiquement cette opinion erronée. Le débat est ainsi lancé. Frère Anselme expose dix-neuf raisons en faveur de la supériorité de l'homme et l'âne les réfute une à une avec sagacité, exceptée la dernière. Celle-ci, selon laquelle Dieu a souhaité s'incarner en homme et non en animal, s'avère déterminante pour que frère Anselme impose sa thèse face à celle défendue par l'âne.

Au début du XX^e s., M. Asín Palacios³ a diffusé un texte arabe considéré depuis lors comme la principale source de la *Disputa de l'ase* turmédienne.⁴ Il s'agit d'un apologue – la *Risala al-hayawanat* ou *Epístola de los animales* – figurant en appendice de la vingt-et-unième partie d'une encyclopédie de l'école philosophique et politique des « Frères de la pureté » ou « Frères sincères » de Bassora. Cet apologue⁵ narre le procès intenté par les animaux aux hommes, devant le tribunal des génies. Les animaux y accusent les hommes de les avoir soumis à l'esclavage sous le faux prétexte de leur prétendue supériorité. Pour les représenter, les animaux élisent premièrement un âne et, ensuite, collégalement, un chacal, un rossignol, une abeille, un perroquet, une grenouille et un grillon. Les hommes sont, quant à eux, représentés par un Iranien, un Indien, un Juif, un Chrétien syrien, un Musulman, un Grec et un Perse. Le litige se fonde sur une dizaine d'arguments avec leurs réfutations respectives. Finalement, le roi des génies tranche en faveur de la supériorité de l'espèce humaine. Dans le texte arabe, absolument sérieux et fidèle à une ligne didactique et doctrinale non dénuée d'un certain caractère mystique, on retrouve, bien que dans le désordre, tous les arguments de la *Disputa de l'Ase* et leurs réfutations correspondantes, excepté le quatorzième – l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu – et le dernier, qui n'est autre que le dix-

un essai de restauration hypothétique de l'original catalan à l'aide de la traduction française de 1544 – A. Turmeda, *Llibre de disputació de l'ase* (Barcelona, Horta, 1922) –, et, six ans plus tard, une autre version catalane moderne de l'ouvrage fut publiée par M. Olivar – A. Turmeda, *Disputa de l'ase* (Barcelona: Barcino, 1928) –, laquelle fit l'objet de nombreuses réimpressions et d'une reproduction vulgarisée par M. de Epalza – *Disputa de l'ase* (Palma de Mallorca: Editorial Moll – Consell Insular de Mallorca, 1987). Viennent compléter la production littéraire de Turmeda deux petits ouvrages – le *Llibre de bons amonestaments* et les *Cobles de la divisió del regne de Mallorca*, datant tous deux de 1398 –, quatre séries de *Profecies* (1405-1407), écrits également en vers catalans, et un ouvrage en prose arabe: *Tuhfa al-arib fi al-radd 'alà `ahl alsalib* [=Le présent de l'homme illustré pour réfuter les partisans du christianisme].

³ M. Asín Palacios 'El original árabe de la *Disputa del asno contra fray Anselmo Turmeda*', *Revista de Filología Española* 1 (1914), pp. 1-51.

⁴ Et cela sans préjudice de l'utilisation d'autres sources appartenant à la tradition occidentale. À ce propos, outre l'édition de Llinarès citée, voir Ll. Martín, 'La *Disputa de l'ase* d'Anselm Turmeda i la tradició enciclopèdica medieval', in *Medioevo y literatura. Actas del V Congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval* (Granada 1993), III, ed. J. Paredes (Granada: Universidad, 1995), pp. 213-227; M. Garcia Sempere, 'Consideracions sobre el perspectivisme i les fonts literàries d'Anselm Turmeda', in *Medioevo y literatura. Actas del V Congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval* (Granada 1993), II, ed. J. Paredes (Granada: Universidad de Granada, 1995), pp. 371-296, et Michel Salvat, 'La *Disputacio de l'asne* de fra Anselm Turmeda et ses sources encyclopediques', *Reinardus*, 18 (2005), pp. 105-116.

⁵ E. Tornero Poveda, *La disputa de los animales contra el hombre (traducción del original árabe de la 'Disputa del asno contra Fray Anselmo Turmeda')* (Madrid: Universidad Complutense, 1984).

neuvième argument cité auparavant. Turmeda christianise, *lato sensu*, la source dont il s'inspire. Mais il l'imprègne en outre d'éléments autobiographiques, de références historiques et géographiques proches, de détails narratifs amusants et, enfin, d'un humour corrosif, d'ironie et de parodie.

La *Disputa* turmédiennne correspond, de manière générale, au modèle dialogique propre à la méthode scolastique connue sous le nom de *disputatio*, déjà définie dans le *Decretum* (ca. 1140) de Gratien et dans les *Sententiae* (ca. 1160) de Pierre Lombard⁶ et développée dans nombre d'*ars disputandi*. Le but de cette méthode n'était autre que d'atteindre la connaissance en mettant à l'épreuve un savoir hypothétique à partir d'une thèse divisée en propositions. Un des participants au débat, dénommé *opponens*, devait présenter à chacune de ces propositions une objection, que son opposant, dénommé le *respondens*, devait réfuter pour défendre la thèse. En théorie, la concaténation d'objections et de répliques devait déboucher sur la certitude d'une thèse incontestable et avérée. Dans les *disputationes* du domaine académique, un juge, un maître ou un jury détenait souvent le pouvoir de décider de la victoire de l'un des adversaires dialectiques et, ce faisant, de l'approbation ou de la réfutation de la thèse. Les *disputationes* commencèrent à faire partie du quotidien des universités, dans lesquelles étaient traités les problèmes épistémologiques, ontologiques et moraux. Cependant, le recours abusif à cette méthode s'est traduit par un excès de virtuosité, de sorte que le sophisme remplaça la véritable dialectique : l'habileté à s'appuyer sur des concepts alambiqués ou, même, des mots vides de sens, remplaça de fait l'objectif original, provoquant ainsi au fil du temps la réaction des humanistes de la Renaissance.⁷

D'un point de vue plus spécifiquement littéraire, le genre concret de la *Disputa de l'ase* est le *conflictus* ou *altercatio*,⁸ largement répandu dans la littérature médiévale européenne, aussi bien en latin qu'en langues vernaculaires. Il se caractérise par le débat entre deux personnages – normalement deux personnes ou deux concepts abstraits personnifiés – autour d'un thème sur lequel chacun d'entre eux défend des points de vue irréconciliables. L'objet de la discussion peut être de nature très diverse, comme l'attestent les textes conservés : l'opposition entre le corps et l'âme, le christianisme et le paganisme, la fortune et la philosophie, l'empereur et le Pape, les clunisiens et les cisterciens, le chevalier et le clergé, l'eau et le vin, etc.⁹ Les participants exposent leurs arguments sous forme de thèse et de réplique et le débat peut finalement rester ouvert, sans vainqueurs ni vaincus, chacun des participants conservant fermement son point de vue initial, ou, au contraire, avec la victoire de l'une des parties déterminée par un troisième personnage qui remplit la fonction d'arbitre dans une position d'autorité et de neutralité.

Contrairement à ce que l'on trouve dans les modèles canoniques du *conflictus*, dans lesquels les différentes parties défendent des positions absolument opposées et antagoniques, sans la moindre concession de la part de l'une ou de l'autre, dans la confrontation dialectique entre frère Anselme et l'âne de la *Disputa* de Turmeda, il est possible de relever quelques subtilités qui permettent, en quelque sorte, de déceler un certain degré d'imprégnation réciproque des thèses défendues par chacun des adversaires.¹⁰ Ainsi, à certains moments du débat, frère Anselme se sent virtuellement

⁶ K. J. Wioplson, 'The Continuity of Post Classical Dialogue', *Cithara* 21 (1981), pp. 23-44.

⁷ J. M. Martínez Torrejón, 'Diálogo entre la Edad Media y el Renacimiento', *Ínsula* 542 (1992), pp. 21-22.

⁸ P. G. Schmidt, 'Conflictus', in *Lo spazio letterario del Medioevo, 1. Il Medioevo latino*, vol. I, tomo II, éd. G. Cavallo, C. Leonardi et E. Menestò (Roma: Salerno Editrice, 1993), pp. 157-169.

⁹ M. Hélin, *La littérature latine au Moyen Âge* (Paris: Presses Universitaires de France, 1972), pp. 84-85.

¹⁰ R. Alemany, 'Turmeda/Abdal·là o el *perspectivisme* com a pràctica vital i/o literaria', in

perdu et pratiquement vaincu face à la force des arguments avancés par son adversaire perspicace, au point d'admettre que l'âne a raison. À son tour, au terme du débat, l'âne abandonne la puissante dialectique employée jusqu'alors contre son opposant. L'âne ne se contente pas d'accepter sans ambages le dernier argument de frère Anselme en faveur de la supériorité de l'être humain, il lui confie également que, dès le départ, il craignait qu'il l'invoque car il était conscient que cela signerait automatiquement sa défaite.

Par conséquent, l'ensemble de la *Disputa* se réduit à un simple exercice sophistique, conceptuellement inutile, menant inexorablement vers une claire intentionnalité parodique des disputes vides de sens marquées de l'empreinte scolastique. Le triomphe final de la thèse de la supériorité de l'homme est une victoire à la Pyrrhus, car frère Anselme se retrouve démuné à bien des reprises tout au long du débat face à la logique implacable des arguments de ses adversaires – notamment de l'âne, mais également des insectes. Le lecteur finit par se demander si l'homme est réellement aussi supérieur qu'il en a l'air ou si, au contraire, tout est relatif et se résume à une question de points de vue. Et tel est le cas, surtout si l'on tient compte du fait que l'argument décisif permettant à frère Anselme de vaincre n'est en réalité pas à prendre au sérieux étant donné que dans la *Thufa*, unique ouvrage de Turmeda écrit en arabe deux ans après la *Disputa*, il nie la condition divine de Jésus-Christ.

Bien que le débat de la *Disputa de l'ase* ait fondamentalement lieu entre deux personnages, conformément aux modalités générales du *conflictus* ou *altercatio*, il se produit, lorsque le dix-neuvième argument en faveur de la supériorité de l'homme est avancé, une exception notoire. Frère Anselme déclare que les humains sont supérieurs étant donné qu'ils mangent de la viande animale, thèse que réfute l'âne en rétorquant que s'il est vrai que les hommes mangent de la viande animale, il faut tenir compte du fait qu'ils sont eux-mêmes dévorés par les loups et les corbeaux. C'est à ce moment précis qu'une mouche demande la parole, ouvrant la marche à une série d'interventions d'autres insectes (le moustique, la punaise, le pou, la puce, le morpion et « le verm des dents mâchelières »). Tous exposent ainsi leurs arguments en faveur de la thèse de l'âne, arguments qui, s'ils sont comiques, n'en sont pas moins ingénieux. Une telle « polyphonie » de voix est exceptionnelle dans l'ouvrage et constitue une parenthèse à mi-débat, laissant place à nouveau, sans suite possible, au dialogue entre les deux personnages principaux.

La mouche entame son intervention en lançant à frère Anselme que non seulement « les plus honorables, nobles et grands animaux, mais encor les plus petitz et malostruz sont de plus grande dignité et noblesse que vous aultres » (p. 82).¹¹ Pour le démontrer, elle allègue qu'ils se permettent de s'essuyer leurs pattes pleines d'immondices ou même de faire leurs besoins sur les barbes des plus hauts représentants des humains, comme le pape, l'empereur et le roi, ou sur leurs nobles atours. La conclusion est évidente et formulée à l'aide d'une question rhétorique :

Donc, frère Anselme, lequel vous semble qu'il soit de plus grande dignité et noblesse, nous aultres qui chions et pissons en vos barbes, et des Papes, Roys et Empereurs, et

Miscel·lània Joan Fuster. Estudis de llengua i literatura, I, éd. A. Ferrando et A. G. Hauf, (València – Barcelona: Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1989), pp. 37-57 (plus précisément, pp. 51-52).

¹¹ En l'absence de l'original en catalan, cette citation, comme toutes celles de la *Disputa de l'ase* qui apparaissent dans le présent article, sont tirées du texte le plus ancien qui ait été conservé, à savoir la traduction française de 1544, selon l'édition de Llinarès mentionnée à la note 2. La page est indiquée entre parenthèses.

nous torchons les mains et les piedz embrenez en leurs barbes et aux vostres, ou les filz d'Adam ? (p. 83)

Pour sa part, le moustique s'appuie sur sa capacité à pénétrer dans les chambres des êtres humains contre leur volonté,

criant quand ilz veullent reposer, ne les laissans dormir, les mordans et beuvans leur sang jusques à ce que en soyaons saoulz, et leur faisons tant de despit, les piquans et mordans, que plusieurs fois, par le grand desplaisir qu'ilz se donnent de nous, se donnent eulx-mesmes de soufflets, nous cuydans tuer; et lors en vollant nous échappons. Et après retournons tant de fois qu'il nous plaist, et jusques à ce que soyons remplies et saoules de leur sang, que seulement ilz ne se peuvent défendre de nous. (p. 84)

Et étant donné que d'après notre ingénieux insecte celui qui mange est toujours de plus grande dignité que celui qui est mangé, il ne fait aucun doute que les animaux sont plus nobles et plus dignes que les humains.

Le troisième insecte à intervenir est la punaise. Celle-ci s'empresse d'apporter son petit grain de sable à la série de raisons favorables à la thèse de l'âne. Cet insecte méprisables rappelle comment ses congénères s'introduisent dans les maisons et les palais des humains, notamment dans leurs lits, leurs matelas, leurs draps, leurs oreillers, leurs couvertures et leurs dessus de lit pour pouvoir se nourrir de leur peau et de leur sang. Après quoi, elle demande à frère Anselme: « Où est donc ceste vostre noblesse de laquelle faictes tant grande mention ? » (p. 84)

Le pou énonce des raisons similaires, tentant de faire voir à son opposant que

nous mangeons vostre chair et beuvons vostre sang, et de vos femmes et enfants, et dormons en vos habillemens, litz, linceulx, et chions en vos cheveulx et barbes, les emplissons de lentes, et vous ne faictes rien de toutes ces choses à nous autres animaux. (p. 84)

L'insecte en conclut clairement que « nous sommes de plus grande noblesse et dignité que vous autres » (p. 84).

Pour sa part, la puce réitère les arguments de son « cousin germain le poux » – « dormons en vos lictz et beuvons vostre sang » (p. 96) –, et les renforce en ajoutant d'autres détails : « pour vous faire plus grand despit, vous entrons aux aureilles, tellement que ne vous laissons dormir ne reposer, et vous embrenons les linceulx: vous autres faictes les buées et les lavez, affin qu'ilz soient beaulx et netz » (p. 85). Dans une logique impeccable, elle en conclut que les animaux sont supérieurs aux hommes étant donné que ces derniers défèquent et urinent dans des latrines sales et malodorantes qu'ils doivent vider eux-mêmes, alors que les puces le font sur les belles chemises et les beaux draps propres des êtres humains, que ces derniers « comme nos serviteurs et esclaves, lavez à belle lessive et savon » (p. 85).

L'avant-dernier insecte à prendre la parole est le morpion. Il affirme que lui et ses congénères, et malgré leurs minuscule taille, « sommes de plus grande prouesse et valeur que vous aultres » (p. 85), les êtres de l'espèce humaine, dont fait partie frère Anselme, car, en s'incruster dans leur chair, ils leur provoquent des démangeaisons si pénibles qu'ils peuvent parfois en arriver à se gratter au point de se griffer et de s'égratigner eux-mêmes. Il en conclut ce qui suit : « Il est donc assez notoire et évidens qu'entre nous animaux sommes de plus grande noblesse et dignité que vous » (p. 85).

Enfin, « le ver de dents mâchelières » clôt cette série d'interventions d'insectes intercalées dans le débat central de l'ouvrage. Son discours acéré vise à démontrer sa supériorité et celle de son espèce sur l'être humain en faisant référence, en guise d'argument principal de sa thèse, à la propre expérience personnelle de frère Anselme, en ces termes:

vous sçavez bien combien de travaux et molestes nous vous avons donné l'an passé, tellement que nous avons laissé bien peu de dents dedans la bouche. Parquoy ainsi comme par expérience avez esprouvé par vous-mesme, sçavez que en pareil cas faisons encore pis tous les jours à vos propres roys, empereurs et aultres grands seigneurs, leurs donnant tant de fascheries et douleurs que ne les laissons dormir ne reposer [...]. Et par quelques médecines qu'ilz prennent ne peuvent jamais guérir jusques à ce qu'ilz les facent arracher. Et en ceste manière les faisons estre sans marteaulx et sans dents en la bouche. Pour laquelle chose, ilz perdent la moytié du plaisir de manger [...]. (pp. 85-86)

Après l'intervention des sept insectes, frère Anselme réfléchit tout bas et reconnaît en son for intérieur la solidité des arguments avancés par ces bestioles, devant lesquelles il semble n'avoir d'autre choix que de rendre les armes et s'avouer vaincu dans cette confrontation dialectique:

Après que j'euz ouy les parolles desdictz sept animaux, je fuz fort troublé et à dèmy hors d'entendement, voyant clairement leurs proves estre vrayes. Et n'ayant que dire contre icelles, je dy en moy-mesme:

—J'ay bien esté avisé, et encore moins sage, que je ne me suis donné pour vaincu à l'Asne, plus tost que maintenant manifestement me faille donner et tenir pour vaincu de si malostruz, malheureux et meschans animaux, comme sont les sept dessusdictz. Car encore est ledict Asne de plus grand honneur entre nous aultres filz d'Adam, que ne sont les devant dictz animaux, comme ainsi soit que la plus grande part des prophètes chevauchent sur asnes, comme le prophète Balaam. Et sur un asne estoit la bienheuree vierge Marie, fuyant avecq Joseph et Jésus-Christ en Egypte pour la crainte de Hérodes. Davantage, nostre Seigneur Jésus-Christ, filz de Dieu éternel, entra sur un asne en Hiérusalem. Donc, par toutes ces raisons, eust esté meilleur et plus honorable pour moy que je me fusse donné pour vaincu à l'Asne que à présent, que par forme et vigueur de raison fault que jo me donne et tienne pour vaincu aux sept animaux devant ditz. (p. 87)

Paradoxalement et ironiquement, c'est son principal adversaire lui-même, l'âne, qui le sort de ce si grand tourment en lui rappelant que les règles du débat l'obligent à lui répondre à lui et non aux autres animaux.

Les parties secondaires citées ne sont pas présentes dans la source arabe dont se sert Turmeda dans son ouvrage. Il s'agit donc d'un élément original de notre auteur, qui, pour cet aspect comme pour d'autres, ne se contente pas de s'éloigner de l'apologue dont il s'inspire, il y ajoute également une intention parodique. En effet, une modalité spécifique de la *disputatio* scolastique déjà rappelée précédemment et qui, comme je l'ai indiqué, constitue la base du genre du *conflictus* ou *altercatio* auquel appartient la *Disputa de l'ase*, est celle des *disputationes generales*. Dans celles-ci, un seul *respondens* de grande prééminence intellectuelle se soumettait aux objections pertinentes de divers *opponentes*, non moins avisés, qui souhaitaient prendre part au débat, et il s'employait à réfuter habilement leurs arguments.¹² Par conséquent, comme

¹² P. Glorieux, 'L'enseignement au moyen âge. Techniques et méthodes en usage à la Faculté de Théologie de Paris, au XIIIe siècle', *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 35 (1969), pp. 65-180 (en particulier pp. 108-136).

nous l'avons indiqué, le dénouement de la *Disputa* et certaines des caractéristiques qui lui sont propres font penser que son auteur, déjà intégré dans le monde islamique et loin des méthodes scolastiques de sa formation d'origine, a pu se permettre de caricaturer une de ses pratiques les plus significatives, comme celle de la confrontation dialectique « un seul contre tous ». Les profils caricaturaux qui nous font lire le passage qui nous occupe sous l'angle de la parodie des *disputationes generales* apparaissent évidents:

a) Participation d'un *respondens* de grand prestige intellectuel – le frère Anselme lui-même – qui, même s'il est en mesure de rétorquer à l'âne, est incapable de répondre à ces sept *opponentes* inattendus et finit par admettre intérieurement qu'ils ont tous raison et qu'il aurait préféré s'avouer vaincu par l'âne plutôt que par les misérables bestioles.

b) Ces insectes, bien qu'ils soient les plus petits représentants du règne animal, manient avec adresse et perspicacité leurs arguments en faveur de la supériorité des animaux sur les êtres humains. Ces arguments banaux et non dénués d'une bonne dose d'humour ne s'avèrent pas moins formellement impeccables.

c) C'est l'âne, le grand opposant dialectique de frère Anselme, qui sort le franciscain de cette fâcheuse situation en lui proposant de ne répondre qu'à lui, lui évitant ainsi d'avoir à répliquer à ces intrus fort impertinents.

Il est évident que, contrairement à l'âne, co-personnage principal de la *Disputa de l'ase* turmédienne, la plupart des sept insectes qui l'aident de façon on ne peut plus convaincante dans sa confrontation dialectique avec le frère Anselme n'ont pas une présence significative dans la tradition écrite européenne et, bien entendu, sont totalement absents de celle née du *Physiologus* grec et généralisée par le biais des bestiaires médiévaux. Leur intégration dans l'ouvrage catalan étudié ne répond pas à la fonction symbolique et allégorique de caractère moral à laquelle sont généralement associés les animaux dans la plupart des littératures. Ils servent, du fait de leur insignifiance et de leur indignité, d'instruments utiles au service de la ridiculisation cocasse de la vanité intellectuelle humaine, en général, et, plus particulièrement, de la méthode d'accès au savoir par excellence de l'Europe chrétienne médiévale: la scolastique.

Universitat d'Alacant
Departament de Filologia Catalana
Facultat de Filosofia i Lletres, edifici A (Filologia), 3r
Campus de Sant Vicent del Raspeig
Ap. 99
E-03080 Alacant
ESPAÑA

rafael.alemany@ua.es